

Nouvelles perspectives en sciences sociales



La réflexivité et les géographes français au XX^e siècle. D'une approche historique à une approche épistémologique Reflexivity and French geographers in the XXth century. From an historical to an epistemological approach

Isabelle Lefort and Laura Péaud

Volume 13, Number 1, November 2017

Sur le thème de la recherche sur la recherche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1044010ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1044010ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (print)

1918-7475 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefort, I. & Péaud, L. (2017). La réflexivité et les géographes français au XX^e siècle. D'une approche historique à une approche épistémologique. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 13(1), 21–55.
<https://doi.org/10.7202/1044010ar>

Article abstract

During the XXth century, French geographers gradually adopted some reflexive approaches. Doing so, the importance, place and status of reflexive questions have deeply evolved. No longer being a neglected field in French geography, the reflexive perspective conquered a specific methodology as well as conceptual tools that assure its visibility and acknowledgement in the field of academic geography. From an historical project, which was thought to write the story of geography as a scientific discipline, to an epistemological one, the ways to build the geographical reflexivity substantially changed. Today, we observe a clear enthusiasm for that kind of researches, which is also accompanied by an enlargement of their themes, questions, and methods.

Tous droits réservés © Prise de parole, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La réflexivité et les géographes français au XX^e siècle. D'une approche historique à une approche épistémologique

ISABELLE LEFORT

UMR 5600 EVS, Université Lyon 2

LAURA PÉAUD

UMR PACTE, Université Grenoble Alpes

Introduction

La géographie scientifique universitaire française, fondée à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, fut d'abord pensée comme une science réaliste, un « plain-pied dans le monde¹ », soit une science largement empirique et médiocrement soucieuse de déterminations théoriques et conceptuelles. Ces dernières, suivant les canons de la scientificité positiviste, sont demeurées dans l'implicite de l'évidence de la « réalité », de la fabrication des « données » comme de celle des termes qualifiés pour dire scientifiquement les choses géographiques (milieu, genre de vie...) et n'étaient, dès lors, pas en mesure d'explicitier leurs conditions mêmes de la possibilité de leur production « scientifique ». À de très rares exceptions près, comme les *Sciences géographiques* de

¹ Olivier Orain, *Le plain-pied du monde. Postures épistémologiques et pratiques d'écriture dans la géographie française au XX^{ème} siècle*, Paris, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2003.

Camille Vallaux, seuls quelques travaux biographiques sur des figures historiques de la discipline ont été menés par les géographes à la charnière entre le XIX^e et le XX^e siècle, souvent d'ailleurs davantage dans une perspective plus hagiographique que véritablement analytique. Ce faible goût pour l'abstraction se vérifie jusque dans les années 1960, moment où la géographie française entre en « crise », pour reprendre une chronologie et une terminologie connues et longtemps répétées², et à partir desquelles les géographes reconsidèrent alors fortement objets, outils et méthodes. Ce faisant, ils se sont appliqués à réfléchir les postulats et les manières de faire mêmes qu'ils contestaient pour mieux en proposer de nouveaux. En un siècle, l'engagement des géographes dans l'écriture de leur(s) histoire(s) et de leur(s) épistémologie(s) s'est fortement affirmé. Ils ont en effet pris en charge une reconstitution scientifique et réflexive de leur propre champ disciplinaire, de plus en plus soucieux d'explicitier leurs positions dans le champ scientifique, et ce faisant s'inscrivant dans un contexte de circulations entre disciplines, qu'elles soient de sciences sociales ou pas³.

La première forme de réflexivité s'est effectuée sous la forme du récit, c'est-à-dire d'une généalogie disciplinaire *ex post*, appliquée à rendre compte des grandes figures ou grands moments d'une histoire disciplinaire, qu'ils ont, ce faisant, contribué à élaborer et à stabiliser en même temps. Comme tout récit, celui-ci a été lui-même progressivement repris et mis à bonne distance critique pour devenir aussi objet d'étude. Ces travaux de relecture ont constitué un des premiers leviers d'une réflexivité à l'échelle de la constitution des savoirs géographiques, privilégiant certes

² Voir par exemple : Georges Roques, *Décrypter le monde aujourd'hui. La crise de la géographie*, Paris, Autrement, coll. « Frontières », 2006.

³ La situation de la géographie française de la seconde moitié du XX^e siècle est d'autant plus intéressante à considérer qu'on la replace dans une perspective comparatiste avec les autres sciences humaines et sociales ou avec les autres sphères linguistiques européennes, dans la mesure où elle s'appuie sur des traditions disciplinaires (celles de la sociologie ou de l'anthropologie par exemple) ou nationales (la dimension réflexive est par exemple plus précocement développée du côté du Royaume-Uni, en même temps qu'elle développe des *habitus* propres dans la mise en œuvre de cette réflexivité.

l'échelle nationale de la fabrique, mais sans s'interdire des ouvertures étrangères, sinon comparatives *stricto sensu*, du moins permettant des éclairages sur d'autres dispositifs scientifiques. Cet engagement s'est effectué graduellement, d'un point de vue chronologique, et a évolué sur le plan épistémologique en fonction des moments propres à l'épistémologie des sciences et des sciences sociales. Durant les années 1960, sur un plan purement quantitatif, le nombre de ces travaux en histoire et en épistémologie s'est à la fois quantitativement accru et qualitativement modifié, évoluant d'un projet historique à des problématiques plus explicitement théoriques et épistémologiques, prenant en charge en particulier les questions touchant aux outils et modalités d'écriture géographique. Cette évolution s'accompagne intellectuellement d'une double ouverture. Géographique – en dehors du terrain franco-français – dont l'effet de décentrement, comparatif ou non, alimente une distance critique. Et disciplinaire puisque ce mouvement *in fine* rend compte de deux leviers. Le premier renvoie à l'évolution des manières de faire géographiques (quantification, modélisation par exemple) elles-mêmes articulées à de nouvelles porosités scientifiques (structuralisme, économisme), le second à des problématiques partagées par les sciences humaines et sociales, touchant à la qualification de leurs modèles de scientificités et de leurs horizons d'action.

Il ne faudrait donc pas réduire ce processus à la seule géographie, ni à la seule géographie française sans minorer *a contrario* le fait que ce souci réflexif n'a tout d'abord concerné qu'une fraction marginale des géographes. Ces géographes ne font pas jeu à part, mais s'inscrivent dans un mouvement commun à l'ensemble des sciences humaines et sociales, où l'on observe la volonté de s'exprimer sur les savoirs en train de se faire, dans leurs interfaces opérationnelles comme dans leurs dialogues interdisciplinaires. Ce sont d'ailleurs des moments où les circulations paradigmatiques se sont explicitement intensifiées, pratiquant des greffes méthodologiques et mobilisant des apports intellectuels extranationaux. C'est ainsi que le tournant culturel ou le tournant spatial, venus des manières de faire des sciences sociales de la

culture anglo-saxonne et américaine, ont largement contribué à cet exercice de réflexivité, en empruntant par exemple les ressorts théoriques et méthodologiques des *science studies*.

Sur le fond, ce questionnement autour de la réflexivité pose évidemment la question de la nature même de son exercice, de ses conditions de possibilités et de ses mises en œuvre. Il ne s'agit donc pas ici de reconstituer la sortie d'un provincialisme disciplinaire⁴, mais d'explorer les indices et les modalités d'expression d'une posture scientifique. Si, étymologiquement, il s'agit de revenir en miroir (le principe de la réflexion) sur la démarche empruntée, la référence à l'origine du terme ne saurait celer bien longtemps que l'image renvoyée est toujours autre et partielle. Les effets d'optique sont en cela une métaphore éclairante. En effet, si grande et scrupuleuse que soit la tension intellectuelle mobilisée dans l'autoscopie, au plus près de l'exercice intellectuel de penser et d'écrire, elle ne peut économiser, dans les choix qui prévalent, les effets de projections, d'idéologies, de valeurs épistémiques qui demeurent indissociables de toute pensée, ou plus exactement qui sont le propre de la pensée. Les garde-fous de l'objectivation résident alors dans l'explicitation des méthodes, et de leurs postulats, mais également dans l'exercice personnel qui consiste à s'apposer, toujours dialectiquement, le travail du négatif de son propre cheminement. Pratiquer la réflexivité, c'est à la fois penser avec et contre soi-même. Ce sont donc deux échelles d'analyse qui se trouvent conjointes ici, dont l'article n'explore que la manifestation et l'expression académiques. D'une part, à l'échelle du champ disciplinaire, les modalités d'un habitus collectif réflexif, dont la progressivité exprime l'évolution d'un centre de gravité paradigmatique de ce qui fait science (ne pas dire seulement le résultat de la recherche mais aussi ses conditions de productions, méthodologiques et théoriques); à

⁴ Marie-Claire Robic, « Approches actuelles de l'histoire de la géographie en France. Au-delà du provincialisme, construire des géographies plurielles », *Inforgeo*, 18-19 (Silva Telles e os 100 Anos do Ensino Superior da Geografia em Portugal), Lisbonne, 2006, p. 53-76 [*Actes de Silva Telles Conference. 100 years of University teaching in Portugal, 1904-2004*, Lisbonne, 25-27 novembre 2004].

l'échelle du géographe-chercheur, l'intériorisation de cet *habitus* comme modalité d'insertion dans son collectif disciplinaire et l'expression réflexive de son inscription dans ce champ.

Cette tension n'a évidemment pas facilement trouvé sa place dans les exercices et les écritures de la disciplinarisation géographique qui ont au contraire eu le soin et le souci pendant longtemps d'en gommer les pratiques pour n'en montrer et donner à voir ou à lire que les résultats. Elles peuvent désormais se pratiquer selon des styles, des moments, des lieux d'expression dont la diversité en rend la saisie complexe. Les corpus choisis, pour la période récente, s'attachent à prendre en compte plusieurs critères de nature éditoriale – manuels, doctorat, numéros spéciaux de revues – mais tout en mobilisant également l'organisation curriculaire des enseignements universitaires. Nous laissons volontairement de côté ici les articles et publications de type monographique sur tel ou tel géographe ou les itinéraires autobiographiques que les géographes ont eu envie de reconstituer après une plus ou moins longue carrière⁵, ainsi que les recherches, fort nombreuses, menées dans le champ de la géohistoire, qui nous semblent moins situées dans le champ de la réflexivité que relever d'une nouvelle proposition pour se saisir d'un espace-temps conjoint et pour laquelle les effets du tournant spatial ont tenu une place significative⁶. Nous faisons le choix, dans le cadre de cette démarche réflexive, de focaliser l'analyse sur un corpus d'ouvrages généraux, articles, thèses et HDR écrits depuis les années 1950, en accordant une importance plus particulière à la période contemporaine (2000 à aujourd'hui).

⁵ Voir par exemple : Paul Claval, *La géographie comme genre de vie. Un itinéraire intellectuel*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographies en liberté », 1996; Claude Collin Delavaud, *Jusqu'au bout de la terre. Parcours d'un géographe*, Paris, Arthaud, coll. « Société des explorateurs français », 2005; Jacques Lévy, *Egogéographies*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géotextes », 1995.

⁶ Voir les travaux de Christian Grataloup : *Géohistoire de la mondialisation. Le temps long du monde*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2007.

1. L'affirmation de la réflexivité chez les géographes : état des lieux sur la période 1950 à aujourd'hui

1.1. Les années 1960-1980 : l'apparition d'un genre réflexif

Dans le moment de crise de l'après-guerre⁷, la génération des années 1930⁸ s'attèle à une refondation disciplinaire et ce faisant interroge les fondements mêmes de la géographie, comme discipline et science. Cette interrogation se traduit par une remise en cause des outils et méthodes hérités d'au moins trois générations de vidaliens et fait le détour par l'histoire de la discipline, sur le modèle d'une généalogie *ex post* de la construction des connaissances, approche qui s'impose peu à peu comme thème de recherche spécifique.

C'est sans doute par l'intermédiaire des premiers manuels de cadrage de la discipline que la démarche réflexive commence à s'exprimer. Il n'est pas anodin que cette période qui voit le début de l'augmentation des effectifs universitaires, étudiants et enseignants, soit celle également où le genre de la présentation disciplinaire et du manuel se développe (Colin, Nathan, Presses universitaires de France). Ainsi les deux ouvrages de Paul Claval, en 1964, *Essai sur l'évolution de la Géographie humaine*⁹ puis, en 1972, *La pensée géographique. Introduction à son histoire*¹⁰ ou celui d'André Meynier, *Histoire de la pensée géographique en France (1872-*

⁷ Cette période désigne le moment allant des années 1950 aux années 1970, lorsque le paradigme de la géographie classique française, largement influencé par les travaux de Vidal de la Blache et de ses disciples, ne satisfait plus les géographes en termes de grille de lecture et de compréhension du monde. Rétrospectivement, on parle, à la manière kuhnnienne, d'une « crise » de la géographie, qui débouche sur plusieurs propositions. Sur le sujet, voir par exemple : Yann Calbérac, *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français au XX^{ème} siècle*, thèse pour l'obtention du grade de docteur en géographie, Lyon, 2010.

⁸ Claude Bataillon, *Géographes Génération 1930*, préfacé par Marie-Claire Robic, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Espaces et territoires », 2009.

⁹ Paul Claval, *Essai sur l'évolution de la Géographie Humaine*, Paris, Les Belles Lettres, 1964.

¹⁰ Paul Claval, *La pensée géographique. Introduction à son histoire*, Paris, SEDES, 1972.

1969), paru en 1969¹¹. Ces ouvrages inaugurent une tradition d'écriture de l'histoire de la discipline. Quelques thèses sont également soutenues et publiées, comme celle de Numa Broc dont la facture érudite illustre l'approche, par les individus et leurs contextes, d'une histoire de la production de connaissances¹². Dans les années 1970 et 1980, le genre s'étoffe, et plusieurs autres ouvrages de référence paraissent, sous la forme d'anthologies, comme la compilation et mise en perspective de textes publiés par Philippe Pinchemel, Marie-Claire Robic et Jean-Louis Tissier en 1984 (réédité en 2011), *Deux siècles de géographie. Choix de textes*¹³, ou bien d'actes de colloque, comme *La géographie française à l'époque classique (1918-1968)*, actes du colloque « La Géographie française à l'époque classique » tenu en 1992 et paru en 1996 sous la direction de Paul Claval et André-Louis Sanguin¹⁴.

Mais d'autres fronts s'ouvrent aux marges institutionnelles et géographiques de la pratique nationale : les géographes québécois, belges ou suisses (Rodolphe De Koninck¹⁵; Paul Villeneuve; Hubert Beguin, Bernadette Mérenne, Jean-Bernard Racine ou Antoine S. Bailly¹⁶). Il n'est pas anodin que les travaux de ces

¹¹ André Meynier, *Histoire de la pensée géographique en France (1872-1969)*, Paris, Presses universitaires de France, 1969.

¹² Numa Broc, *La géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII^{ème} siècle*, thèse soutenue à l'Université Paul Valéry de Montpellier, 1972, publiée par l'Association des publications près de l'Université de Strasbourg, Fondation Baulig, Paris, Ophrys, 1975.

¹³ Philippe Pinchemel, Marie-Claire Robic et Jean-Louis Tissier, *Deux siècles de géographie. Choix de textes*, Paris, Éditions du CHTS, 2011 [1984].

¹⁴ Paul Claval et André-Louis Sanguin (dir.), *La géographie française à l'époque classique (1918-1968)*, actes du colloque « La géographie française à l'époque classique », La Sorbonne, Paris, 16 et 17 mars 1992, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographie et cultures », 1996.

¹⁵ Rodolphe De Koninck (dir.), *La géographie du Québec cinquante ans après Raoul Blanchard*, numéro spécial des *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 30, n° 80, septembre 1986; Rodolphe De Koninck et Jacques Lévy, *Géographie, état des lieux*, numéro spécial des *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 32, n° 87, décembre 1988.

¹⁶ Ce dernier, français, mais ayant fait la plus grande partie de sa carrière en Suisse, a été d'ailleurs un des premiers à s'installer académiquement au sein du système universitaire helvète. D'autres lui ont succédé. On pourra lire : Antoine Bailly et Hubert Béguin, *Introduction à la géographie humaine*, Paris,

collègues d'outre-Hexagone aient joué un rôle séminal en la matière. Les différences de cultures académiques, le poids différé de l'héritage classique, d'autres pratiques dans la co-existence disciplinaire ont sans aucun doute favorisé l'émergence et l'affirmation de nouvelles manières de faire de la géographie. Corrélativement, le partage de la langue a facilité les lectures et reprises de ces travaux.

En France même, des collectifs en marge des institutions classiques se mobilisent et mettent en place des espaces-temps de discussions et de débats. Ainsi, le groupe Dupont et ses cahiers, volontairement aux marges de l'institution, ont joué un rôle d'embrayage réflexif, en rassemblant les acteurs d'une nouvelle génération, mais également le groupe Chams animé par Guérin-Gumuchian-Ferras-André ou l'AFDG (Association française pour le développement de la géographie). Leurs universités d'été, nouvelle modalité, différente des colloques traditionnels, affirmant un objectif de formation, ont favorisé les échanges et instillé une culture du débat et de l'expression des positionnements. Même si les générations peuvent s'y côtoyer, c'est un renouvellement générationnel qui explique aussi l'inflexion des pratiques en relation avec la forte progression des effectifs étudiants. Ce sont enfin de nouvelles revues, *Espace géographique*, *Espaces Temps* ou *Hérodote* qui défendent l'expression conjointe des choix paradigmatiques et leur explicitation théorique¹⁷.

Les périphéries institutionnelles françaises ou francophones ont ainsi joué un rôle essentiel dans le repositionnement de la fabrique disciplinaire. Il n'est évidemment pas insignifiant que ce soit dans ces marges, géographiques et académiques, qu'un souci critique de la normativité disciplinaire se soit exprimé. En effet, au regard de la géographie « normale », celle des institutions, l'approche moins frontale – par des petits collectifs – ou moins

Masson, 1982; Antoine Bailly et Jean-Bernard Racine, « Les géographes ont-ils jamais trouvé le Nord? [Questions à la géographie] », *L'Espace géographique*, tome 7, n° 1, 1978. p. 5-14.

¹⁷ Le premier volume de la géographie universelle du GIP Reclus constitue en soi un exercice d'explicitation des positionnements de la pratique disciplinaire.

pénalisante en termes de carrière – pour les travaux non nationaux, autrement acculturés académiquement – a permis le déploiement d’espaces-temps scientifiques et disciplinaires autres pour faire valoir un discours d’un nouveau type.

Si donc les décennies 1960 et 1970 ne se distinguent pas par l’importance quantitative des travaux réflexifs, pour autant, leur statut de front pionnier est bien réel, de même que les récents supports de publication et les circulations ultérieures que ces publications alimenteront.

1.2. Les années 1980-1990 : l’ancrage de l’habitude réflexive

C’est ensuite par la (re)découverte et l’édition de textes antérieurs que s’est alimenté l’exercice de la réflexivité géographique. Philippe Pinchemel réédita ainsi, en 1990, le livre d’Éric Dardel, *L’homme et la terre*, dont la première édition en 1952 était alors passée inaperçue dans la culture académique géographique¹⁸. Le même géographe, alors professeur à l’Université Paris 1, soutint la traduction d’ouvrages étrangers, en particulier de la bibliographie anglophone, comme l’ouvrage de Clarence Glacken, *Traces on the Rhodian Shore. Nature and Culture in Western Thought from Ancient Times to the End of the Eighteenth Century*¹⁹. Son implication pour la valorisation de l’histoire et de l’épistémologie au sein des institutions géographiques fut également importante. Il crée la Commission d’histoire de la pensée géographique de l’Union géographique internationale (UGI) et la préside de 1967 à 1980; il tient à l’affilier aussi à l’Union internationale d’histoire et de philosophie des sciences. Il est également président de la commission d’épistémologie et de l’histoire de la géographie du Comité national français de géographie (CNFG) entre 1973-1988. Attaché à la réflexion sur les concepts, il s’associe aux recherches interdisciplinaires dirigées par Jacques Roger sur l’histoire du vocabulaire scientifique. Dans le cadre de l’UGI, il

¹⁸ Éric Dardel, *L’homme et la terre : nature de la réalité géographique*, Paris, Éditions du CTHS, 1990 [1952].

¹⁹ Clarence Glacken, *Traces on the Rhodian Shore. Nature and Culture in Western Thought from Ancient Times to the End of the Eighteenth Century*, Berkeley, University of California Press, 1967. L’édition française est de 2002.

engage des publications collectives sur l'histoire des congrès internationaux de géographie et il fonde avec Walter Freeman une série intitulée « *Geographers. Bibliographical Studies* ».

Les années 1980-1990 sont aussi le moment des premières thèses portant sur des questions proprement réflexives à dimension historique, et manifestent un premier passage générationnel dans la direction de ces travaux. Ainsi si Philippe Pinchemel dirige celles d'Isabelle Lefort²⁰ et de Gilles Palsky²¹, c'est Vincent Berdoulay²² le premier à avoir ouvert cette voie, avant de diriger celle de Jean-Yves Puyo²³. Ces premiers projets doctoraux signifient que la communauté, dans son fonctionnement institutionnel, accepte que des thèses, dont l'objet n'est ni un espace, ni une thématique, puissent bénéficier d'une reconnaissance disciplinaire (et soient qualifiées par la section 23 du CNU, garante de l'identité « géographique »). Cette nouvelle génération constitue un vrai relais des réflexions engagées avant elle, même si ces chercheurs s'attèlent parallèlement à d'autres champs de recherche (tourisme, aménagement).

La génération des géographes soutenant leur thèse entre 1985 et 2000 engage la réflexivité disciplinaire vers des thématiques élargies. À partir de la fin des années 1970, dans le sillage de Jean Gottmann²⁴, les géographes commencent à s'intéresser expressément aux concepts qu'ils utilisent, tels Antoine Bailly ou Georges Nicolas-Obadia, respectivement sur les concepts de la géographie

²⁰ Isabelle Lefort, *La lettre et l'esprit, géographie scolaire, géographie savante, 1870-1970*, Paris, Presses du CNRS, 1992 [soutenue en 1990].

²¹ Gilles Palsky, *Des chiffres et des cartes. La cartographie quantitative au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du CTHS, 1996 [soutenue en 1990].

²² Vincent Berdoulay, *La formation de l'école française de géographie*, Paris, Éditions du CTHS, Paris, 1995 [soutenue en 1981].

²³ Jean-Yves Puyo, *Aménagement forestier et enjeux scientifiques en France, de 1820 à 1940*, thèse de doctorat en géographie, Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 1996.

²⁴ Jean Gottmann, *Megalopolis*, New York, A Twentieth Century Fox Found Study, 1961; Jean Gottmann, *The Significance of Territory*, Charlottesville, The University Press of Virginia, 1973.

urbaine²⁵ et sur l'axiomatisation de la géographie²⁶. Signalons également les travaux de Christiane Rolland-May sur la modélisation²⁷. De ce point de vue, un nouveau type de manuels apparaît : sur les concepts de géographie humaine²⁸ ou de géographie physique²⁹, qui dans des styles différents partagent le souci de revenir sur des aspects théoriques de la discipline.

Un deuxième groupe se penche, un peu plus tard, sur l'histoire et l'écriture de la géographie scolaire. S'intéresser à la transmission de la géographie comme discipline scolaire a en effet permis de lever plusieurs coins réflexifs : Isabelle Lefort, portant sur les liens et circulations entre géographie savante et géographie scolaire en France entre 1870 et 1970³⁰ et, dix ans plus tard, Pascal Clerc sur la culture scolaire en géographie³¹. D'un point de vue thématique, on repère enfin un intérêt pour l'histoire de la cartographie; rappelons en particulier les contributions de Christian Jacob³² ou Gilles Palsky³³ sur ce sujet, qui questionnent la place de la carte en contexte colonial et les méthodes de production du médium cartographique. Certains objets géographiques ont été sans doute plus déterminants dans ce renouvellement des pratiques, ainsi de l'objet « ville » bientôt indexé sur les problématiques urbaines et métropolitaines.

²⁵ Antoine Bailly, *La perception de l'espace urbain : les concepts, les méthodes d'étude, leur utilisation dans la recherche géographique*, Paris, Centre de recherche d'urbanisme, 1977.

²⁶ Georges Nicolas-Obadia, *L'axiomatisation de la géographie. Préliminaire à une histoire de l'espace agricole vaudois*, Berne / Francfort-sur-le-Main / New York, Peter Lang, 1978; Georges Nicolas-Obadia, *L'espace originel*, Berne, Peter Lang, 1984.

²⁷ Christiane Rolland-May, « Note sur l'étude des espaces subjectifs. Caractères géographiques et structure formelle », *Mosella*, tome XI, n^{os} 1-2, 1981, p.1-49.

²⁸ Antoine Bailly et Hubert Béguin, *op. cit.*

²⁹ Max Derruau, *Les formes du relief terrestre*, Paris, Armand Colin, 1969.

³⁰ Isabelle Lefort, *op. cit.*

³¹ Pascal Clerc, *La culture scolaire en géographie. Le monde dans la classe*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002.

³² Christian Jacob, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992.

³³ Gilles Palsky, *op. cit.*

L'habitude de la réflexivité ne se traduit pas uniquement en termes de croît bibliographique et d'élargissement thématique, mais aussi en termes d'arrimage à la sphère institutionnelle. En effet, les années 1980-1990 sont aussi celles d'une structuration d'équipes de recherche prenant pour objet, sinon unique du moins explicitement assumé parmi d'autres thèmes, l'histoire et l'épistémologie de la géographie. Quelques pôles émergent. Le plus important est parisien avec l'équipe ÉHGO (Épistémologie et Histoire de la Géographie) qui voit le jour dans les années 1990 au sein de l'UMR Géographie-cités (fondé en 1984), autour de Marie-Claire Robic et dirigée aujourd'hui par Jean-Marc Besse. Cette équipe naît au sein d'un laboratoire qui lui-même participe au renouveau de la géographie humaine après la crise des années 1960-1970 et soutient une réflexivité centrée sur la construction et la comparaison des savoirs géographiques dans divers contextes (académique, mais aussi scolaire, colonial, etc.). À Paris, Philippe Pinchemel joue un rôle particulièrement actif dans l'instauration d'un pôle de recherche historique et épistémologique. Dès 1967, il fonde avec le professeur Mollat du Jourdin le Centre d'histoire de la géographie et de géographie historique de la Sorbonne, qui devient le Centre de géohistoire de l'Université de Paris 1, installé rue Malher à partir de 1977. Puis il crée en 1985 avec François Durand-Dastes et dirige un DEA d'Analyse théorique et épistémologique en géographie qui inspirera de très nombreux élèves. D'autres pôles secondaires, localisés en région, complètent cette institutionnalisation de l'histoire et de l'épistémologie de la géographie. Il faut mentionner ici le pôle lyonnais (autour d'Isabelle Lefort, Philippe Pelletier), mais aussi celui de Pau (avec Vincent Berdoulay et Jean-Yves Puyo) et secondairement celui de Grenoble (avec Olivier Soubeyran). Ces pôles en région ne possèdent pas le poids parisien en termes de formation et de publication, mais ils s'étoffent régulièrement et, à travers l'organisation pérennisée de séminaires et l'intégration quasi-systématique d'un volet réflexif dans les programmes de recherche, soutiennent une dynamique générale.

1.3. Depuis les années 2000, la construction d'un champ d'histoire et d'épistémologie de la géographie

Depuis les années 2000, c'est une vague beaucoup plus importante en nombre de travaux qui revendique des postures et des nécessités réflexives dont on peut faire l'hypothèse qu'elle marque un temps d'installation institutionnelle. Même si elle est loin d'être démesurée, une recension des thèses en cours et soutenues permet de constater quantitativement l'inflation de cette thématique de recherche (tableau 1).

Tableau 1

Recension des thèses soutenues en France en histoire, didactique et épistémologie de la géographie depuis le début des années 2000

	Thèses soutenues	Thèses en cours	Total
Paris (EHGO)	9	4	13
Lyon	3	5	7
Pau-Bordeaux*	1		1
Grenoble	1	1	2
Total	14	10	24
* Pau et Bordeaux sont associées et forment l'UMR PASSAGES depuis le début 2016.			

Un accroissement bibliographique est à l'œuvre, avec un renforcement des pôles parisien, lyonnais, grenoblois et palois-bordelais. Du point de vue de la démographie des chercheurs engagés dans ces travaux, cela s'accompagne d'un rajeunissement : l'expression d'une posture réflexive disciplinaire n'est plus réservée à des chercheurs en fin de carrière ou, marginalement, à quelques exceptions qui en font leur champ de recherche principal. L'histoire et l'épistémologie de la géographie tendent ainsi

à devenir l'objet d'un positionnement de recherche et donc d'une carrière au sein de l'institution. On peut distinguer les types de travaux concernés, selon qu'ils traitent plutôt d'histoire, de didactique ou d'épistémologie (tableau 2), étant entendu bien sûr que ces catégories peuvent être perméables les unes aux autres.

Tableau 2

Thématiques principales des thèses soutenues ou en cours depuis le début des années 2000

Histoire de la géographie	Didactique de la géographie	Épistémologie de la géographie
11	5	8

Du côté des habilitations à diriger des recherches, le constat est le même, bien que dans une moindre mesure (tableau 3); mais l'on peut gager que la génération de jeunes docteurs des années 2000 et 2010 continuera dans la même voie et que le nombre d'HDR ne fera qu'augmenter.

Tableau 3

HDR soutenues ou en cours en histoire, didactique ou épistémologie de la géographie

	HDR soutenues	HDR en cours	Total
Paris	6		6
Lyon	3		3
Pau	2		2
Reims		1	1
Total	11	1	12

Ce mouvement s'accompagne également d'une diffusion plus aisée de ces travaux, grâce à des stratégies éditoriales renouvelées. Plusieurs revues soutiennent le développement de l'effort réflexif,

en donnant une place plus significative à ce type de recherches, ponctuellement (*Hérodote*, voir les deux numéros spéciaux sur le terrain³⁴) ou de manière pérenne (*Espaces Temps*, *Cybergéo*). De ce point de vue, les numéros spéciaux de la revue *Espaces Temps* – que l'on pourrait presque qualifier de militante dans ce domaine – ont contribué à dessiner des périmètres de recherche plus complexes au sein desquels la question de la didactique a joué un rôle particulier, tant la question de la transmission constitue un levier heuristique en matière réflexive. Le numéro spécial en 2010 de la revue *Tracés*, intitulé de manière provocante « À quoi sert la géographie? », a aussi contribué à interroger la place de la géographie dans la sphère publique et à poser la question de l'engagement³⁵. À signaler également la création du site *Hypergeo*, encyclopédie en ligne dédiée aux enjeux épistémologiques³⁶. Le dictionnaire dirigé par Jacques Lévy et Michel Lussault (réédité en 2013, première parution en 2003), hypertextuel et pluridisciplinaire, s'inscrit aussi dans ce processus³⁷. Enfin, il faut remarquer la multiplication des journées d'étude et colloques dédiés à ce type de questionnement, preuve que la réflexivité s'impose peu à peu dans le paysage disciplinaire.

La reconnaissance institutionnelle de l'effort réflexif se manifeste également à travers les chapitres de thèses qui sont dédiés à l'état de l'art ou bien aux volumes autobiographiques des HDR.

³⁴ « L'enquête et le terrain », *Hérodote*, n° 8, 1977, Paris, François Maspéro;

« L'enquête et le terrain », *Hérodote*, n° 9, 1978, Paris, François Maspéro.

³⁵ Yann Calbérac et Aurélie Delage (dir.), « À quoi sert la géographie? L'approche spatiale comme moyen de compréhension et d'action sur les sociétés », *Tracés. Revue de sciences humaines*, « Volume hors série : À quoi servent les sciences humaines? II », 2010, p. 121-134.

³⁶ *Hypergeo* est une encyclopédie électronique, en accès libre, consacrée à l'épistémologie de la géographie et élaborée selon une architecture de type hypertexte. Elle a pour objectif de faire connaître à un public d'enseignants et d'étudiants les principaux concepts et théories de la géographie contemporaine. Les termes présentés dans *Hypergeo* sont répartis de la façon suivante : un champ général « Géographie », est entouré de trois paradigmes principaux : « spatialité des sociétés », « territoires et régions », « sociétés et environnement ».

³⁷ Jacques Lévy et Michel Lussault, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, édition revue et augmentée, Paris, Belin, 2013.

La section 23 du CNU donne les conseils suivants pour la réalisation du volume présentant le parcours :

Le CV détaillé, en dehors des informations factuelles qu'il apporte, doit être avant tout considéré comme une contextualisation de l'itinéraire personnel, permettant notamment d'éclairer les choix opérés pour l'HDR. Le CV ne doit pas obligatoirement prendre la forme d'une « égo-géographie » mais peut se résumer à l'exercice plus formel d'un CV étendu, notamment si le volume Position et projet scientifique précise les évolutions, les bifurcations, les choix opérés³⁸.

L'exercice de la réflexivité s'en trouve ainsi inscrit dans le paysage académique, mais selon des modalités très spécifiques. Ainsi, pour les thèses, cette habitude se traduit le plus souvent par la rédaction d'un état de l'art conçu comme une sorte de passage obligé. Pour les HDR, le retour sur la carrière, les objets et méthodes de recherche s'effectue souvent selon une modalité d'ego-géographie qui reste pour nombre de géographes un exercice complexe, voire un peu redouté, et qui masque parfois les tendances collectives. Signalons que la pratique de l'égo-géographie se développe assez largement, hors du cadre académique que constitue la rédaction de l'HDR, et signale l'instauration d'une prise en charge habituelle de l'exercice réflexif en géographie³⁹.

Depuis les années 1960, l'exercice d'une réflexivité s'est donc peu à peu imposé comme une forme d'habitus disciplinaire, comme un passage obligé de la recherche, dans les procédures de reconnaissance et d'appartenance au collectif « géographie » ainsi qu'en témoigne cette première dimension d'ordre quantitatif. Du point de vue des modalités mêmes de cette réflexivité, les cinquante dernières années dessinent d'importantes évolutions.

³⁸ Voir le site du CNU à la rubrique « Recommandation » : <http://www.cpcnu.fr/web/section-23/recommandation-pr>.

³⁹ Voir à ce sujet : Yann Calbérac et Anne Volvey, « Introduction », numéro spécial *J'égo-géographie...*, *Géographie et cultures*, n^{os} 89-90, 2014, p. 532; Jacques Lévy, *op. cit.*

2. Quelles épistémologies de l'écriture réflexive en géographie?

L'évolution majeure réside sans doute dans le passage d'une réflexivité rétrospective sur l'histoire de la discipline, à une approche mettant en avant une réflexion de nature (plus) théorique, de retour sur les outils (notions ou concepts) pour penser géographiquement.

2.1. L'écriture de l'histoire de la discipline

Dans un premier temps, les travaux menés ont multiplié les éclairages historiques. Initiées pendant la période dite rétrospectivement de « crise » de la géographie, ces recherches ont eu pour objectif d'éclairer ce moment et ce qu'il donnait à comprendre des impensés/implicites du fonctionnement disciplinaire hérité. Le temps vidalien a servi très largement, voire exclusivement, de matrice réflexive. Que ce soit Vincent Berdoulay⁴⁰, Paul Claval⁴¹ ou Marie-Claire Robic⁴², puis plus tard Olivier Orain⁴³, l'école française de géographie (1890-1950) a donné lieu à une multiplicité de publications. Cette focalisation quasi-exclusive sur la période vidalienne a dans un premier temps contribué à laisser dans l'ombre d'autres périodes ou d'autres traditions disciplinaires non francophones à quelques rares exceptions près, dans le temps⁴⁴ ou dans l'espace⁴⁵.

⁴⁰ Vincent Berdoulay, *op. cit.*

⁴¹ Paul Claval (dir.), *Autour de Vidal de La Blache. La formation de l'école française de géographie*, Éditions du CNRS, Paris, coll. « Mémoires et documents de géographie », 1993.

⁴² Marie-Claire Robic (dir.), *Le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de la Blache. Dans le labyrinthe des formes*, Paris, Éditions du CTHS, 2000.

⁴³ Olivier Orain, *op. cit.*

⁴⁴ Numa Broc, *op. cit.*; François de Dainville, *La géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940.

⁴⁵ Paul Claval, « La géographie culturelle au Brésil », *Géographie et cultures*, n° 78, 2011, p. 7-19, <https://gc.revues.org/593>; Ségolène Debarre, *Du Méandre à l'Euphrate : l'Anatolie au prisme des savoirs géographiques allemands (1835-1895)*, thèse de géographie soutenue à Paris 1, sous la direction de Jean-Louis Tissier, 2011.

Mais l'ensemble de ces travaux a concouru à identifier les facteurs du malaise disciplinaire touchant les géographes d'après-guerre, ce qui était alors la préoccupation essentielle des géographes. Un axe de recherche a concerné la formation de l'école vidalienne, en examinant les modalités de formation des géographes⁴⁶, la constitution d'un réseau géographique sur l'ensemble du territoire français et les ressorts de pérennisation de cette école. Ce sont ainsi les stratégies de reproduction du paradigme vidalien et sa diffusion spatiale et générationnelle qui ont été analysées. Conjointement, un second axe de recherche se dessine autour des problématiques d'écriture de la géographie vidalienne et de sa textualité⁴⁷. Le retour qui s'opère alors sur la période vidalienne (1890-1950) signale ainsi la nécessité générale de connaître son histoire disciplinaire pour mieux, peut-être, s'en distinguer. La démarche historique de façon continue depuis les années 1980 a ainsi consolidé la pertinence et la reconnaissance de cette pratique disciplinaire, mais elle a également fait l'objet de relectures plurielles, d'exhumation d'archives, si tant est que l'on a aujourd'hui affaire à une spécialité disciplinaire légitimée. Cela signifie que l'image que la discipline avait construite, discipline indissociable d'un terrain, intègre aussi aujourd'hui un volet historiographique qui alimente une connaissance et une reconnaissance de l'intérêt réflexif disciplinaire.

2.2. Vers l'analyse des méthodes, outils, objets et postures des géographes

À partir des travaux sur l'école vidalienne, les recherches se sont ensuite infléchies vers des questionnements portant sur les méthodes, outils ou objets des géographes.

Du côté des méthodes, la place du terrain a donné lieu à plusieurs publications : dès 1977-78, *Hérodote* y consacre un

⁴⁶ Vincent Berdoulay, *La formation de l'école française de géographie*, *op. cit.*; Paul Claval, *Autour de Vidal de La Blache. La formation de l'école française de géographie*, *op. cit.*; Paul Claval et André-Louis Sanguin (dir.), *La géographie française à l'époque classique (1918-1968)*, *op. cit.*

⁴⁷ Olivier Orain, *op. cit.*; Marie-Claire Robic (dir.), *Le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de la Blache. Dans le labyrinthe des formes*, *op. cit.*

double numéro spécial; en 2001, Guy Baudelle, Marie-Vic Ozouf-Marignier et Marie-Claire Robic dirigent l'ouvrage *Géographe en pratiques (1870-1945). Le terrain, le livre, la Cité*⁴⁸; en 2010, Yann Calbérac consacre sa thèse de doctorat à la pratique de terrain chez les géographes français au XX^e siècle⁴⁹ et, la même année, Denis Retaillé et Béatrice Collignon coordonnent un numéro spécial sur cette question dans l'*Information géographique*⁵⁰. Cette pratique, considérée comme constitutive de l'identité disciplinaire des géographes, est aujourd'hui régulièrement questionnée et fournit même la matière des travaux menés au sein du paradigme des *subaltern* et *gender studies*.

À la question du terrain qui interroge sur le fond la nature des relations entre un chercheur et un périmètre/objet d'étude se sont ajoutées celles sur quelques catégories fondatrices de la géographie française : « paysage », « espace » ou encore « territoire »⁵¹. Cette interrogation sur l'usage et l'évolution des mots de la géographie suit en réalité la nécessité conscientisée par des géographes de clarifier les concepts et le vocabulaire employés pour décrire leurs objets, qu'accompagne une tendance plus fréquente à recourir à la théorie. La tradition réflexive française s'appuie sur ce sujet assez largement sur les productions anglophones, comme celles de David Harvey⁵² ou de Ronald Johnston⁵³, pionniers dans l'interrogation des mots de la discipline, tels que *place* et *space*, et qui soutiennent les discussions sur l'usage des concepts majeurs de la géographie française, à l'instar de lieu, territoire ou région.

Depuis les années 1970, s'expriment aussi des réflexions sur les modalités d'écriture du discours géographique, sur la textualité,

⁴⁸ Guy Baudelle, Marie-Vic Ozouf-Marignier et Marie-Claire Robic (dir.), *Géographes en pratique (1870-1945). Le terrain, le livre, la cité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001.

⁴⁹ Yann Calbérac, *op. cit.*

⁵⁰ Denis Retaillé et Béatrice Collignon (dir.), « Le terrain », *L'information géographique*, n° 74, 2010.

⁵¹ Paul Claval, « L'évolution de quelques concepts de base de la géographie. Espace, milieu, région, paysage (1800-1990) », dans Jean-François Staszak (dir.), *Les discours du géographe*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 89-118.

⁵² David Harvey, *Explanation in Geography*, London, Arnold, 1969.

⁵³ Ronald J. Johnston, *A Question of Place. Exploring the Practice of Human Geography*, Oxford, Blackwell, 1991.

ses graphies et modalités démonstratives, de Jean Gottmann⁵⁴ à Vincent Berdoulay⁵⁵ en passant par Georges Nicolas-Obadia⁵⁶. Cette pratique prend de l'ampleur dans les années 1990 et 2000, alors que cette interrogation sur les modalités d'écriture des savoirs géographiques est posée non plus seulement aux savoirs institutionnels ou académiques, mais aussi aux savoirs scolaires⁵⁷ et aux savoirs géographiques non disciplinaires⁵⁸.

La posture d'une réflexivité de plus en plus épistémologique, sur les conditions d'élaboration et de transmission de ces savoirs, est ainsi peu à peu assumée, à mesure que les géographes passent des figures et des organisations institutionnelles aux textes et discours produits par des géographes et des non-géographes. Ce changement se manifeste à travers la parution de plusieurs manuels universitaires, dont les intitulés assument le questionnement proprement épistémologique : citons notamment Paul Claval, *Épistémologie de la géographie*⁵⁹, ou l'ouvrage dirigé par Pascal Clerc en 2012, *Géographies - Epistémologie et histoire des savoirs sur l'espace*⁶⁰. Ce dernier titre est d'autant plus à signaler qu'il envisage une pluralité d'épistémologies, allant des savoirs géographiques produits par l'institution à ceux circulant dans d'autres contextes (scolaires, militaires, etc.).

Au-delà des méthodes, outils et concepts de la discipline, les questionnements réflexifs investissent de plus en plus significati-

⁵⁴ Jean Gottmann, *The Significance of Territory*, *op. cit.*

⁵⁵ Vincent Bourdelay, *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*, Paris, Éditions du CNRS, 1988.

⁵⁶ Georges Nicolas-Obadia, *L'espace originel*, *op. cit.*

⁵⁷ Pascal Clerc, *La culture scolaire en géographie. Le monde dans la classe*, *op. cit.*; Isabelle Lefort, *op. cit.*; Caroline Leininger-Frézal, *Le développement durable et ses enjeux éducatifs. Acteurs, savoirs et stratégies territoriales*, Lyon, Université Lumière - Lyon II, 2009; Jean-François Thémines, « Le rapport pratique à l'épistémologie, chez des professeurs-stagiaires du secondaire en géographie », *Cybergeo: European Journal of Geography*, 2006, <https://cybergeo.revues.org/2490>.

⁵⁸ Jean-Marc Besse, Hélène Blais et Isabelle Surun (dir.), *Naissances de la géographie moderne (1760-1860). Lieux, pratiques et formations des savoirs de l'espace*, Lyon, ENS Éditions, 2010.

⁵⁹ Paul Claval, *Épistémologie de la géographie*, Paris, Nathan, 2001.

⁶⁰ Pascal Clerc (dir.), *Géographies. Epistémologie et histoire des savoirs sur l'espace*, Paris, CNED SEDES, 2012.

vement la place des géographes dans la société et plus généralement le statut et les modalités de l'engagement. Dès les années 1970, alors que la géographie française s'interroge sur ses fondements, ces questions émergent : ainsi, du pamphlet polémique d'Yves Lacoste, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*⁶¹. Par la suite, et de manière moins virulente, cette approche s'est largement développée, amenant les géographes à questionner les liens de leur discipline avec la sphère politique et coloniale⁶², et plus généralement leur place dans la cité⁶³. Des figures aux textes, sur le fond et de façon ample, la démarche emprunte de nouvelles voies, pour interroger non plus seulement les généalogies, filiations et conflits (la « crise ») mais mobilise désormais, à côté de l'horizon diachronique, l'horizon spatial, culturel et politique pour une approche située.

3. Perspectives et difficultés de l'exercice réflexif en géographie

3.1. Réflexions sur les modalités de la réflexivité géographique

L'approche récente par le contexte, tenant compte du caractère essentiellement situé de tout savoir géographique, s'inspire très largement du *spatial turn* et de méthodes importées de l'anglosphère et venant, parfois, d'autres matrices disciplinaires des sciences humaines et sociales. Ce passage s'appuie sur les apports plus globaux des sciences humaines et sociales : le *cultural turn*, les *subaltern studies* ou le *spatial turn* ont considérablement renouvelé les modalités de production de l'histoire et de l'épistémologie de la géographie. Même si la primauté de ce dernier revient à l'anglosphère, notamment grâce aux les travaux du duo composé par David N. Livingstone et Charles Withers⁶⁴, ces

⁶¹ Yves Lacoste, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Maspéro / La Découverte, 1976.

⁶² Laura Péaud, *La géographie, émergence d'un champ scientifique. France, Prusse et Grande-Bretagne*, Lyon, ENS Éditions, 2016; Pierre Singaravélou (dir.), *L'empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », 2008.

⁶³ Yann Calbérac et Aurélie Delage, *op. cit.*

⁶⁴ David N. Livingstone, *Putting Science in Its Place. Geographies of Scientific Knowledge*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 2003;

questionnements investissent largement la sphère française⁶⁵. Signalons l'immense travail réalisé par Christian Jacob et ses collaborateurs pour parvenir à deux tomes des *Lieux de savoir* (tome 1 : « Espaces et communautés », 2007; tome 2 : « Les mains de l'intellect », 2011; deux autres tomes sont en préparation)⁶⁶. Christian Jacob y conçoit un véritable programme de recherche, au cœur duquel l'espace prend une valeur structurante, et qu'il réaffirme dans un récent ouvrage⁶⁷. Dans cette perspective, les lieux de savoir et des savants ne valent donc pas uniquement par les configurations spatiales qu'ils dessinent, mais aussi par leur performativité, c'est-à-dire par leur capacité à influencer la production et la circulation des savoirs. D'un point de vue méthodologique, le *spatial turn* invite, entre autres, à croiser plusieurs échelles, en partant de l'idée qu'une variation scalaire modifie les modalités de production des savoirs, à l'échelle du collectif mais aussi des individus. En ce sens, la problématique déborde donc une approche qui serait purement spatiale pour engager aussi une analyse relationnelle.

C'est donc le focus même de cet article qui doit faire l'objet d'un retour réflexif, traduisant en questions épistémologiques l'échelle nationale mobilisée. Il a déjà été exprimé l'idée que les géographies périphériques avaient joué un rôle important dans l'émergence d'un souci réflexif et théorique (cf. supra). Non pas que la circulation intellectuelle et scientifique relève spécifiquement de la seconde moitié du XX^e siècle⁶⁸. Mais l'internationalisation

David N. Livingstone et Charles Withers, *Geography and Revolution*, Chicago, Chicago University Press, 2005.

⁶⁵ Ces apports s'appuient également sur l'habitude, largement développée par les géographes français, depuis les années 1980-1990, de considérer la dimension spatiale des phénomènes et processus sociaux. Voir Guy Di Méo, « Que voulons-nous dire quand nous parlons d'espace? », dans Jacques Lévy et Michel Lussault Michel, *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Berlin, 2000, p. 37-48.

⁶⁶ Christian Jacob (dir.), *Les lieux de savoir. Tome 1 : Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007; Christian Jacob (dir.), *Lieux de savoir. Tome 2 : Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2011.

⁶⁷ Christian Jacob, *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir?*, Marseilles, OpenEdition Press, 2014.

⁶⁸ Laura Péaud, *op. cit.*

puis la globalisation des pratiques scientifiques ont intensifié la circulation des propositions et le développement de nouveaux paradigmes de saisies des situations géographiques, dont le *spatial turn* est une modalité. La question qui se pose dès lors est celle de la démarche adéquate pour saisir ces frottements, ces transferts, ces inflexions dans les modes opératoires de pratiques scientifiques et disciplinaires. Doit-on par exemple mobiliser une démarche comparative, en se fondant sur le principe d'une équation particulière entre géographie et culture nationale qui permettrait de saisir ce qui se passe dans d'autres pays et dans d'autres disciplines (notamment dans les sciences sociales)? Cela permettrait de situer la géographie française dans l'ensemble du mouvement des *science studies*, le cas français ne pouvant en effet se comprendre sans faire état de ces provincialismes disciplinaires que la mondialisation met au jour, et en particulier aux échelles nationales. Mais la comparaison est-elle en mesure de rendre compte des effets de domination idéologique dans l'élaboration des connaissances géographiques, sans prendre en charge les conditions de genre, de situations postcoloniales et plus globalement de projections idéologiques?

En s'inscrivant dans le *spatial turn*, la réflexivité géographique acte, comme d'autres pratiques scientifiques, le glissement du curseur d'une démarche rétrospective parce qu'historique, qui mobilisait les approches généalogiques et archéologiques des savoirs géographiques. Le tournant spatial fait émerger un autre angle d'attaque, qu'il concerne le passé ou le présent, en s'attachant au principe de la connexion, dans toute sa complexité politique, matérielle et symbolique, des lieux et des savoirs. Cette modalité réflexive est évidemment nouvelle dans ses attendus théoriques, mais elle est également porteuse d'un renversement de perspective qui va de pair avec le mouvement impulsé par les *sciences studies* et la remise en question des relations entre modèles nationaux et discipline globalisée. La mondialisation n'est pas sans effet sur la production même des connaissances et de leurs circulations, qu'il s'agisse des contraintes de traduction (liée à l'invitation institutionnelle à publier dans des revues

internationales, c'est-à-dire essentiellement anglophones) et de leurs effets en termes de démarches et de choix paradigmatiques.

3.2. Limitations et horizons réflexifs

En dépit des évolutions déjà effectuées, cet exercice pose à la communauté géographique des difficultés de plusieurs ordres qui reposent autrement la question de la réflexivité. Si on a pu ici caractériser la réflexivité dans l'interface intellectuelle entre conditions de connaissances – histoire, épistémologie voire didactique de la discipline – elle n'est évidemment pas dissociable de l'exercice de l'auto-analyse ainsi que les moments d'HDR l'illustrent. Ce qui signifie plus fondamentalement que la réflexivité est partie prenante de l'ensemble de l'activité scientifique, non plus « seulement » dans un cadre délimité (histoire et épistémologie de la discipline) mais qu'elle a désormais sa place dans les exercices académiques (doctorat et HDR), ainsi qu'au sein de nouvelles revues (carnets de géographes) où de nouvelles rubriques donnent à voir le dessous des cartes et les arrières-cuisines de la fabrication des connaissances : dans ses difficultés, ses tensions comme dans l'expression du positionnement dans le champ et de la posture de chercheur. Il semblerait dès lors que la délimitation d'une démarche réflexive à l'intérieur d'un périmètre délimité comme tel, celui d'un genre (le manuel) ou d'une démarche estampillée (histoire et épistémologie de la géographie) ne soit plus et de loin les seules modalités qui rendent compte d'une mise à distance des pratiques disciplinaires. Et peut-être même certains ouvrages ont-ils pu contribuer, après leur temps d'innovation, à consolider des perspectives qui méritent elles aussi d'être mises à bonne distance critique.

Ensuite, l'horizon réflexif des géographes français concerne encore majoritairement une sphère franco-française ou, au mieux, européocentrée, que l'on considère d'ailleurs indifféremment les travaux en histoire ou en épistémologie. À cette focalisation nationale s'associe également une tendance à la concentration des travaux sur un temps très réduit, entre la fin du XIX^e siècle (et plus précisément 1870) jusqu'à aujourd'hui. Cet effet de focale

s'explique par la volonté première des géographes français de s'interroger sur leur tradition nationale, identifiée comme prenant ses racines dans l'école vidalienne. Ainsi, l'écrasante majorité des travaux s'inscrit dans le temps et l'espace de la géographie française vidalienne et post-vidalienne. Cela vaut d'ailleurs indépendamment des générations que l'on considère⁶⁹. Même si cela se manifeste encore plus nettement chez les représentants de la génération 1930⁷⁰, et bien que les approches diffèrent d'un chercheur à l'autre, globalement l'ensemble des travaux réflexifs est concerné par ce tropisme spatio-temporel.

Cependant, sous l'effet de plusieurs facteurs conjoints, relevant de l'évolution des cadres de pensée scientifiques communs, permise notamment par l'influence des *subaltern* et des *cultural studies*, et l'apparition de nouvelles envies individuelles de se tourner vers d'autres objets de recherche, le champ couvert par les travaux réflexifs s'élargit, aussi bien dans le temps, dans l'espace ou dans les thématiques couvertes. Du point de vue historique, une remontée chronologique s'opère depuis quelques années, qui semble enfin dépasser l'horizon vidalien jusqu'alors peu, voire pas, transgressé. Citons notamment les travaux de Laura Péaud, qui portent sur le tournant entre le XVIII^e et le XIX^e siècle⁷¹, ou encore ceux de Jean-Marc Besse, dont le décor se situe dans la Renaissance européenne des XV^e et XVI^e siècles⁷². Parallèlement, le champ des recherches s'ouvre également d'un point de vue spatial, en procédant de manière concentrique depuis la France vers des espaces plus lointains. Une vague de travaux récents s'est

⁶⁹ Voir par exemple : Vincent Berdoulay, *La formation de l'école française de géographie*, *op. cit.*; Yann Calbérac, *op. cit.*; Paul Claval, *Autour de Vidal de La Blache. La formation de l'école française de géographie*, *op. cit.*; Sylvain Cuyala, *Analyse spatio-temporelle d'un mouvement scientifique. L'exemple de la géographie théorique et quantitative européenne francophone*, thèse de doctorat de géographie, Université Paris 1, UMR Géographie-Cités, 2014; Olivier Orain, *op. cit.*; Philippe Pinchemel, Marie-Claire Robic et Jean-Louis Tissier, *op. cit.*

⁷⁰ Claude Bataillon, *op. cit.*

⁷¹ Laura Péaud, *op. cit.*

⁷² Jean-Marc Besse, *Les grandeurs de la Terre, aspects du savoirs géographiques à la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions, 2003; Jean-Marc Besse, « Le lieu en histoire des sciences. Hypothèses pour une approche spatiale du savoir géographique au XVI^{ème} siècle », *MEFRIM*, tome 116, n° 2, 2004, p. 401-422.

intéressée à des écoles nationales voisines, en particulier allemandes⁷³ et/ou britanniques⁷⁴.

Les géographies anglo-saxonnes rencontrent aussi un intérêt marqué depuis plusieurs années⁷⁵, et qui semble se réactiver récemment. Il faut saluer d'une manière générale les recherches engagées par l'équipe EHGO, qui ont le mérite de décentrer le regard, tant d'un point de vue spatial qu'historique, et qui repoussent depuis une dizaine d'années les bornes historiques de la réflexivité géographique⁷⁶. Pour l'instant, ces travaux concernent encore des pays et traditions proches, centraux dans la production scientifique mondiale et on ne peut que regretter que trop peu de recherches ne soient engagées sur les espaces des subalternités et sur des savoirs autres qu'institutionnels, universitaires ou scolaires. Mais cette perspective s'ouvre peu à peu, et fait émerger des travaux sur les connaissances et savoirs populaires, et/ou situées dans d'autres espaces qui ne sont pas seulement ceux des centralités politiques, linguistiques et savantes. Ainsi des articles parus sur l'école de géographie brésilienne⁷⁷, autour des influences réciproques franco-brésiliennes et des travaux de Pierre Monbeig ou Pierre Deffontaines entre autres. Les travaux de Philippe Pelletier et Federico Ferretti sur les géographes libertaires et anarchistes⁷⁸ contribuent à ce questionnement des épistémologies

⁷³ Ségolène Debarre, *op. cit.*; Gaëlle Hallair, *Histoire croisée entre les géographes français et allemands de la première moitié du XX^e siècle : la géographie du paysage (Landschaftskunde) en question*, thèse de géographie, Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne / Université de Leipzig, 2010; Laura Péaud, *op. cit.*

⁷⁴ Laura Péaud, *op. cit.*

⁷⁵ Jean-François Staszak (dir.), *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Paris, Belin, 2001.

⁷⁶ Voir par exemple Jean-Marc Besse, Hélène Blais et Isabelle Sunrun, *op. cit.*

⁷⁷ Paul Claval, « La géographie culturelle au Brésil », *op. cit.*; Federico Ferretti, *Élisée Reclus. Pour une géographie nouvelle*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques – CTHS, 2014.

⁷⁸ Federico Ferretti, *Élisée Reclus. Pour une géographie nouvelle*, *op. cit.*; Federico Ferretti, « Pierre Deffontaines et les missions universitaires françaises au Brésil : enjeux politiques et pédagogiques d'une société savante outremer (1934-1938) », *Cybergeo: European Journal of Geography*, 2014, <http://cybergeo.revues.org/26645>; Federico Ferretti et Philippe Pelletier, « Jules Vallès et Élisée Reclus, communalisme et anarchisme dans la révolution sociale », *Autour de Vallès, revue de lectures et d'études vallésiennes*, 2016,

non dominantes dans la sphère académique. Les travaux portant sur d'autres sphères linguistiques, politiques et culturelles donnent de plus en plus lieu à l'analyse des transferts et des circulations entre celles-ci et la France, dans la perspective de l'histoire croisée et en appliquant la problématique des savoirs situés. Ainsi, Marie-Claire Robic a-t-elle par exemple interrogé les échanges scientifiques à l'occasion des congrès internationaux⁷⁹, Sylvain Cuyala l'influence de la géographie nord-américaine dans le développement d'une géographie théorique et quantitative européenne, francophone⁸⁰. L'intérêt grandissant pour la question des circulations du savoir délimite de nouveaux objets de recherche, comme les effets de traduction⁸¹ ou les liens entre géographie et autres sciences humaines et sociales en contexte de globalisation⁸².

Le contexte général de production des sciences humaines et sociales, suivant en cela une mondialisation accentuée et des circulations et transferts renforcés, encourage donc à poursuivre le décentrement du regard déjà bien engagé. Ce sont ainsi des perspectives quasi-infinies qui s'ouvrent pour l'histoire et l'épistémologie de la géographie en France et qui permettraient de réfléchir à la place que nos traditions nationales ont ou aspirent à avoir dans ce système global.

p. 67-96; Philippe Pelletier, *Géographie et anarchie. Reclus, Kropotkine, Metchnikoff*, Paris / Saint-Georges d'Oléron, Éditions du Monde libertaire, Éditions libertaires, 2013.

⁷⁹ Marie-Claire Robic, « À propos de transferts culturels. Les congrès internationaux de géographie et leurs spatialités », *Revue germanique internationale*, n° 12, 2010, <https://rgi.revues.org/257>.

⁸⁰ Sylvain Cuyala, *op. cit.*

⁸¹ Claire Hancock, « Traduttore traditore, The Translator as Traitor », *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies*, vol.15, n° 1, 2016, p. 15-35.

⁸² Hélène Blais et Isabelle Laboulais (dir.), *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, Paris, L'Harmattan, 2006; Myriam Houssay-Holzschuh et Olivier Milhaud, « Geography after Babel. A View from the French Province », *Geographica Helvetica*, n° 68, 2013, p. 51-55.

3.3. Question de légitimité et reconnaissance institutionnelle

En dehors des considérations proprement épistémologiques, des difficultés existent aussi en termes de reconnaissance et de légitimité de la réflexivité dans le champ de la géographie.

L'intérêt pour la dimension réflexive peut être perçu comme un domaine de recherche secondaire, par rapport à d'autres questions de la discipline géographique. Même si cette attitude commence de s'estomper, il n'en demeure pas moins que certains chercheurs considèrent encore qu'explorer et analyser les manières de faire de la géographie est soit inutile, soit, au mieux, inconfortable et donc peu souhaitable, surtout si cela se fait au détriment d'autres questionnements jugés plus légitimes, urgents et utiles. Il y aurait ainsi de la « vraie » géographie, sur le terrain, sur des objets concrets, opposée à une géographie autoscopique, travaillant sur ses archives ou ses pratiques. Ce qui se (re)joue ici est sans doute encore la vieille opposition entre historien et géographe, mais en déplaçant la frontière à l'intérieur de la discipline. Mais il s'y joue aussi la représentation que les géographes ont eux-mêmes intériorisée de leur discipline, en prise avec le contemporain et ses problématiques. Il s'y reformule enfin aussi les relations, au sein des formations, entre savoirs théoriques et savoirs outillés, ces derniers participant d'une visibilité d'efficace des savoirs disciplinaires. Fort heureusement, cette opposition se fait de moins en moins fréquente et, au contraire, en tant que géographes prenant en charge la réflexivité disciplinaire, on rencontre de plus en plus de manifestations d'intérêt, preuves qu'une réelle demande disciplinaire existe sur la question des modes de production, de diffusion et d'utilisation des savoirs géographiques. Cela s'avère d'autant plus pour la géographie que la discipline a développé très tôt une dimension appliquée, en prise avec des aspirations sociales et politiques.

En revanche, la traduction de cet intérêt montant en termes institutionnels est encore faible. Et c'est bien là une limite essentielle au développement du champ de l'histoire et de l'épistémologie de la géographie : son manque de visibilité institutionnelle (en termes de profils de recrutement par exemple

ou plus largement de place dans les *curricula* universitaires) illustre la situation de transition de ce champ. Pour autant, depuis ces dernières années, quelques postes spécifiquement destinés à des géographes historiens ou épistémologues de leur discipline ont ouvert (un support de MCF à l'Université Paris 1 en 2012, un autre à l'Université Grenoble Alpes en 2016). Mais en regard du nombre croissant de docteurs soutenant une thèse dans ce domaine, trop peu de postes sont offerts au concours et plus avant à la possibilité de former les étudiants tout au long de leur cursus.

Parallèlement, des programmes de recherches de plus en plus nombreux trouvent aussi des financements, essentiellement dans le domaine de l'histoire de la géographie⁸³, et s'accompagnent d'une offre de formation de plus en plus riche. Au-delà des cours d'histoire et d'épistémologie de la discipline proposés aux étudiants de Licence et de Master MEEF, des séminaires en nombre croissant de Master ou d'équipes de recherche permettent d'installer de manière pérenne ce champ dans les pratiques disciplinaires. Ces formations sont-elles le signe d'un changement profond ou seulement un effet de mode ponctuel? Ce mouvement ne doit pas être regardé uniquement du point de vue français. Il faut en effet signaler qu'une dynamique internationale soutient le développement de la réflexivité géographique et nous devons souligner ici les actions menées par la commission « Histoire de la géographie » de l'Union Géographique Internationale ces dernières années.

Conclusion

La place de la réflexivité en géographie a considérablement évolué au cours des cinquante dernières années en France. Les travaux sont passés d'un statut secondaire, voire marginal, dont les thématiques étaient focalisées sur l'histoire de la discipline, à un

⁸³ Voir par exemple le programme de recherche « Les atlas dans les cultures scientifiques et artistiques modernes et contemporaines : représenter, organiser, conserver les connaissances et les objets » (2012-2016), porté notamment par Jean-Marc Besse (EHGO) et Nicolas Verdier (EHES).

domaine en pleine extension, prenant en charge des objets toujours plus larges et mettant en œuvre une ambition proprement épistémologique. Tout en reconnaissant cette évolution, peut-on pour autant parler d'un champ ou d'une branche de la discipline? Au sens bourdieusien, il y a bien un champ scientifique qui se dessine, puisqu'on peut identifier des acteurs, des pratiques, des objets, des interrogations communes mais également des polarités de saisies en tension théoriques ou institutionnelles. Cependant, au regard de l'ensemble du champ géographique français, les études réflexives sont encore dans une situation marginale, ou au mieux périphérique, par rapport à d'autres branches de la discipline, mieux identifiées et quantitativement plus importantes (en termes de chercheurs mais aussi de production bibliographiques). On peut toutefois considérer que les quinze dernières années donnent à voir une véritable tendance, liée à une demande de productions réflexives en relation avec la recomposition des sciences sociales dans le système et la culture académique française, à l'aval de dynamiques intellectuelles et scientifiques (les *turns*) et des modes opératoires empruntés aux travaux de la sphère anglo-saxonne (importance de l'état de l'art et explicitation de la posture de recherche adoptée). Depuis la « crise » de la géographie, les sous-champs disciplinaires se sont multipliés, dans un kaléidoscope complexe, induisant, dans l'enseignement comme dans la recherche la nécessité de questionnements conséquents sur les plus petits dénominateurs communs disciplinaires. Si l'on parle bien de géographie urbaine ou rurale, de géographie des Suds ou des pays émergents, de géographie culturelle, physique ou environnementale, il reste encore de grande actualité d'identifier, de caractériser, bref de définir ce que le qualificatif recouvre. Voilà un des défis que l'histoire et l'épistémologie pourraient relever, non pour donner une réponse qui ne saurait être définitive, puisque que par définition ces savoirs sont en modifications continues, mais du moins pour éclairer du (des) sens commun(s) alors même que la pluralité scientifique, dernière qualification du vieux souci de la pluri/inter-disciplinarité réengage la nécessité de savoir ce que l'on met en partage.

Bibliographie

- Bailly, Antoine, *La perception de l'espace urbain : les concepts, les méthodes d'étude, leur utilisation dans la recherche géographique*, Paris, Centre de recherche d'urbanisme, 1977.
- Bailly, Antoine et Hubert Béguin, *Introduction à la géographie humaine*, Paris, Masson, 1982.
- Bailly, Antoine et Jean-Bernard Racine, « Les géographes ont-ils jamais trouvé le Nord? [Questions à la géographie] », *L'Espace géographique*, tome 7, n° 1, 1978. p. 5-14.
- Bataillon, Claude, *Géographes Génération 1930*, préfacé par Marie-Claire Robic, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Espaces et territoires », 2009.
- Baudelle, Guy, Maric-Vic Ozouf-Marignier et Marie-Claire Robic (dir.), *Géographes en pratique (1870-1945). Le terrain, le livre, la cité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001.
- Berdoulay, Vincent, *La formation de l'école française de géographie*, Paris, Éditions du CTHS, Paris, 1995 [1981].
- Berdoulay, Vincent, *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*, Paris, Éditions du CNRS, 1988.
- Besse, Jean-Marc, *Les grandeurs de la Terre, aspects du savoirs géographiques à la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions, 2003.
- Besse, Jean-Marc, « Le lieu en histoire des sciences. Hypothèses pour une approche spatiale du savoir géographique au XVI^{ème} siècle », *MEFRIM*, tome 116, n° 2, 2004, p. 401-422.
- Besse, Jean-Marc, Hélène Blais et Isabelle Surun (dir.), *Naissances de la géographie moderne (1760-1860). Lieux, pratiques et formations des savoirs de l'espace*, Lyon, ENS Éditions, 2010.
- Blais, Hélène et Isabelle Laboulais (dir.), *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- Broc, Numa, *La géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII^{ème} siècle*, thèse soutenue à l'Université Paul Valéry de Montpellier, 1972, publiée par l'Association des publications près de l'Université de Strasbourg, Fondation Baulig, Paris, Ophrys, 1975.
- Calbérac, Yann, *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français au XX^{ème} siècle*, thèse pour l'obtention du grade de docteur en géographie, Lyon, 2010.

- Calbérac, Yann et Aurélie Delage (dir.), « À quoi sert la géographie? L'approche spatiale comme moyen de compréhension et d'action sur les sociétés », *Tracés. Revue de sciences humaines*, « Volume hors série : À quoi servent les sciences humaines? II », 2010, p. 121-134.
- Calbérac, Yann et Anne Volvey, « Introduction », numéro spécial *J'égo-géographie... Géographie et cultures*, n^{os} 89-90, 2014, p. 532.
- Claval, Paul (dir.), *Autour de Vidal de La Blache. La formation de l'école française de géographie*, Éditions du CNRS, Paris, coll. « Mémoires et documents de géographie », 1993.
- Claval, Paul, *Épistémologie de la géographie*, Paris, Nathan, 2001.
- Claval, Paul, *Essai sur l'évolution de la Géographie Humaine*, Paris, Les Belles Lettres, 1964.
- Claval, Paul, « L'évolution de quelques concepts de base de la géographie. Espace, milieu, région, paysage (1800-1990) », dans Jean-François Staszak (dir.), *Les discours du géographe*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 89-118.
- Claval, Paul, *La géographie comme genre de vie. Un itinéraire intellectuel*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographies en liberté », 1996.
- Claval, Paul, « La géographie culturelle au Brésil », *Géographie et cultures*, n^o 78, 2011, p. 7-19, <https://gc.revues.org/593>.
- Claval, Paul, *La pensée géographique. Introduction à son histoire*, Paris, SEDES, 1972.
- Claval, Paul et André-Louis Sanguin (dir.), *La géographie française à l'époque classique (1918-1968)*, actes du colloque « La géographie française à l'époque classique », La Sorbonne, Paris, 16 et 17 mars 1992, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographie et cultures », 1996.
- Clerc, Pascal, *La culture scolaire en géographie. Le monde dans la classe*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002.
- Clerc, Pascal (dir.), *Géographies. Epistémologie et histoire des savoirs sur l'espace*, Paris, CNED SEDES, 2012.
- Collin Delavaud, Claude, *Jusqu'au bout de la terre. Parcours d'un géographe*, Paris, Arthaud, coll. « Société des explorateurs français », 2005.
- Cuyala, Sylvain, *Analyse spatio-temporelle d'un mouvement scientifique. L'exemple de la géographie théorique et quantitative européenne francophone*, thèse de doctorat de géographie, Université Paris 1, UMR Géographie-Cités, 2014.
- Dainville, François de, *La géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940.
- Dardel, Éric, *L'homme et la terre : nature de la réalité géographique*, Paris, Éditions du CTHS, 1990 [1952].

- Debarre, Ségolène, *Du Méandre à l'Euphrate : l'Anatolie au prisme des savoirs géographiques allemands (1835-1895)*, thèse de géographie soutenue à Paris 1, sous la direction de Jean-Louis Tissier, 2011.
- De Koninck, Rodolphe (dir.), *La géographie du Québec cinquante ans après Raoul Blanchard*, numéro spécial des *Cahiers de géographie du Québec*, vol.30, n° 80, septembre 1986.
- De Koninck, Rodolphe et Jacques Lévy, *Géographie, état des lieux*, numéro spécial des *Cahiers de géographie du Québec*, vol.32, n° 87, décembre 1988.
- Derruau, Max, *Les formes du relief terrestre*, Paris, Armand Colin, 1969.
- Di Méo, Guy, « Que voulons-nous dire quand nous parlons d'espace? », dans Jacques Lévy et Michel Lussault Michel, *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Berlin, 2000, p. 37-48.
- « L'enquête et le terrain », *Hérodote*, n° 8, 1977, Paris, François Maspéro.
- « L'enquête et le terrain », *Hérodote*, n° 9, 1978, Paris, François Maspéro.
- Ferretti, Federico, *Élisée reclus. Pour une géographie nouvelle*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques – CTHS, 2014.
- Ferretti, Federico, « Pierre Deffontaines et les missions universitaires françaises au Brésil : enjeux politiques et pédagogiques d'une société savante outremer (1934-1938) », *Cybergeo: European Journal of Geography*, 2014, <http://cybergeo.revues.org/26645>.
- Ferretti, Federico et Philippe Pelletier, « Jules Vallès et Élisée Reclus, communalisme et anarchisme dans la révolution sociale », *Autour de Vallès, revue de lectures et d'études vallésiennes*, 2016, p. 67-96.
- Gottmann, Jean, *Megalopolis*, New York, A Twentieth Century Fox Found Study, 1961.
- Gottmann, Jean, *The Significance of Territory*, Charlottesville, The University Press of Virginia, 1973.
- Grataloup, Christian, *Géohistoire de la mondialisation. Le temps long du monde*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2007.
- Hallair, Gaëlle, *Histoire croisée entre les géographes français et allemands de la première moitié du XX^e siècle : la géographie du paysage (Landschaftskunde) en question*, thèse de géographie, Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne / Université de Leipzig, 2010.
- Hancock, Claire, « Traduttore traditore, The Translator as Traitor », *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies*, vol.15, n° 1, 2016, p. 15-35.
- Harvey, David, *Explanation in Geography*, London, Arnold, 1969.

- Houssay-Holzschuh, Myriam et Olivier Milhaud, « Geography after Babel. A View from the French Province », *Geographica Helvetica*, n° 68, 2013, p. 51-55.
- Jacob, Christian, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992.
- Jacob, Christian (dir.), *Les lieux de savoir. Tome 1 : Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007.
- Jacob, Christian (dir.), *Lieux de savoir. Tome 2 : Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2011.
- Jacob, Christian, *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir?*, Marseille, OpenEdition Press, 2014.
- Johnston, Ronald J., *A Question of Place. Exploring the Practice of Human Geography*, Oxford, Blackwell, 1991.
- Lacoste, Yves, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Maspéro / La Découverte, 1976.
- Lefort, Isabelle, *La lettre et l'esprit, géographie scolaire, géographie savante, 1870-1970*, Paris, Presses du CNRS, 1992.
- Leininger-Frézal, Caroline, *Le développement durable et ses enjeux éducatifs. Acteurs, savoirs et stratégies territoriales*, Lyon, Université Lumière - Lyon II, 2009.
- Lévy, Jacques, *Egogéographies*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géotextes », 1995.
- Lévy, Jacques et Michel Lussault, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, édition revue et augmentée, Paris, Belin, 2013 [2003].
- Livingstone, David N., *Putting Science in Its Place. Geographies of Scientific Knowledge*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 2003.
- Livingstone, David N. et Charles Withers, *Geography and Revolution*, Chicago, Chicago University Press, 2005.
- Meynier, André, *Histoire de la pensée géographique en France (1872-1969)*, Paris, Presses universitaires de France, 1969.
- Nicolas-Obadia, Georges, *L'axiomatisation de la géographie. Préliminaire à une histoire de l'espace agricole vaudois*, Berne / Francfort-sur-le-Main / New York, Peter Lang, 1978.
- Nicolas-Obadia, Georges, *L'espace originel*, Berne, Peter Lang, 1984.
- Orain, Olivier, *Le plain-pied du monde. Postures épistémologiques et pratiques d'écriture dans la géographie française au XX^{ème} siècle*, Paris, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2003.
- Palsky, Gilles, *Des chiffres et des cartes. La cartographie quantitative au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du CTHS, 1996.

- Péaud, Laura, *La géographie, émergence d'un champ scientifique. France, Prusse et Grande-Bretagne*, Lyon, ENS Éditions, 2016.
- Pelletier, Philippe, *Géographie et anarchie. Reclus, Kropotkine, Metchnikoff*, Paris / Saint-Georges d'Oléron, Éditions du Monde libertaire, Éditions libertaires, 2013.
- Pinchemel, Philippe, Marie-Claire Robic et Jean-Louis Tissier, *Deux siècles de géographie. Choix de textes*, Paris, Éditions du CHTS, 2011 [1984].
- Puyo, Jean-Yves, *Aménagement forestier et enjeux scientifiques en France, de 1820 à 1940*, thèse de doctorat en géographie, Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 1996.
- Retaillé, Denis et Béatrice Collignon (dir.), « Le Terrain », *L'information géographique*, n° 74, 2010.
- Robic, Marie-Claire, « Approches actuelles de l'histoire de la géographie en France. Au-delà du provincialisme, construire des géographies plurielles », *Inforgéo*, 18-19 (Silva Telles e os 100 Anos do Ensino Superior da Geografia em Portugal), Lisbonne, 2006, p. 53-76 [*Actes de Silva Telles Conference. 100 years of University teaching in Portugal, 1904-2004*, Lisbonne, 25-27 novembre 2004].
- Robic, Marie-Claire, « À propos de transferts culturels. Les congrès internationaux de géographie et leurs spatialités », *Revue germanique internationale*, n° 12, 2010, <https://rgi.revues.org/257>.
- Robic, Marie-Claire (dir.), *Le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de la Blache. Dans le labyrinthe des formes*, Paris, Éditions du CTHS, 2000.
- Rolland-May, Christiane, « Note sur l'étude des espaces subjectifs. Caractères géographiques et structure formelle », *Mosella*, tome XI, n°s 1-2, 1981, p.1-49.
- Roques, Georges, *Décrypter le monde aujourd'hui. La crise de la géographie*, Paris, Autrement, coll. « Frontières », 2006.
- Singaravélou, Pierre (dir.), *L'empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », 2008.
- Staszak, Jean-François (dir.), *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Paris, Belin, 2001.
- Thémines, Jean-François, « Le rapport pratique à l'épistémologie, chez des professeurs-stagiaires du secondaire en géographie », *Cybergeo: European Journal of Geography*, 2006, <https://cybergeo.revues.org/2490>.